
CRYPTOGRAPHIE. — SOCIÉTÉS SECRÈTES.

LE SONGE DE POLIPHILE

TRADUCTION DE M. CLAUDIUS POPELIN

I

Il est des noms littéraires qui ne disparaissent jamais de la grande affiche humaine. Ce sont ceux des artistes dont les œuvres réunissent en même temps un savoir assez profond et une forme assez émouvante pour intéresser, au moins par un des côtés de leurs compositions, toutes les classes sociales. Tels sont, dans les temps modernes, Dante, Rabelais, Cervantès et Goethe. Ce n'est pas sans intention que j'ai rapproché ces quatre grands génies d'ailleurs si différents. Tous n'ont livré au public qu'une moitié de leur secret, réservant pour un cercle infiniment restreint d'affiliés l'intelligence complète de leur œuvre. Goethe est le dernier d'entre eux, il est mort en plein dix-neuvième siècle. Une foule de signes particuliers indiquent qu'il appartenait à la même société mystérieuse que ses illustres prédécesseurs, et qu'il était un de ses derniers survivants, et cependant, pour des motifs qu'il est encore impossible de pénétrer, il a cru devoir emporter avec lui la clef de tous les mystères qu'il a semés avec tant de profusion dans son *Faust*, et dans les deux parties de son roman de *Wilhelm Meister*. Ce dernier surtout accuse des tendances *illuministes* très marquées, et il est peu douteux que Goethe n'appartînt à cette secte des *Illuminés* qui était si répandue au dernier siècle en Allemagne ; mais qui peut dire aujourd'hui ce que c'était que les *Illuminés*, et quelle était leur doctrine ; bien

qu'on sache parfaitement qu'ils ont exercé une influence considérable sur la franc-maçonnerie politique qui a fait la Révolution ? En effet, en s'affiliant aux loges du rite écossais, les *Illuminés* ne leur communiquaient pas leur secret, qui s'est enseveli avec eux, et j'ajouterai même que quand ils l'auraient voulu, il leur aurait été difficile de le leur communiquer, parce que ce secret était à la fois artistique et scientifique, et que les loges maçonniques du dix-huitième siècle dont les héritiers semblent être aujourd'hui les uniques représentants de la grande franc-maçonnerie universelle du moyen âge, n'étaient même pas composées de gens de même profession, et par conséquent ne pouvaient pas posséder le véritable secret de maîtrise, tel qu'il existait dans la franc-maçonnerie du compagnonnage. Aussi ne peut-on pas suivre leurs vestiges au-delà de Cromwell, qui semble en avoir été le créateur par l'intermédiaire de son secrétaire Milton, lequel, lui, appartenait réellement à la véritable franc-maçonnerie. Son poème du *Paradis perdu* indique clairement qu'il faisait partie des *Sirènes*, titre commun aux trois classes supérieures dans lesquelles on n'admettait que les nobles, les prêtres et les souverains, c'est-à-dire tous ceux ayant droit dans la vie publique au titre de *sire*. C'est assez dire que l'ancienne franc-maçonnerie ne se piquait pas de démocratie, car elle reproduisait avec une extrême rigueur les quatre castes de l'Inde, et néanmoins cette hiérarchie rigide avait pour correctif un principe non moins rigoureusement établi qui se formulait dans ce dicton :

Bercail, frimaçons tous égaux.

Ce qu'ils écrivaient dans leur langage figuré :

Baie recueille fourmi, chante cigale.

On y reconnaît facilement le thème de la première fable de La Fontaine, mais ce thème est tiré lui-même des rébus du quinzième siècle.

Les loges maçonniques créées par Milton et Cromwell ne furent pas initiées à ce secret, ni à beaucoup d'autres, parce

qu'elles étaient composées de sectaires de toute provenance qu'il s'agissait de faire marcher ensemble sous les drapeaux du Protecteur. Cependant, il est certain qu'on leur révéla une partie notable des traditions des véritables francs-maçons, autrement dit des professions qui s'intitulent aujourd'hui *la Coterie du bâtiment* et comprenaient les tailleurs de pierres, les charpentiers et les serruriers. C'est par ce côté que les francs-maçons modernes, ou pseudo francs-maçons, se rattachent aux véritables, et beaucoup d'entre eux, tels que le peintre David, faisaient partie des deux franc-maçonneries.

Le nombre des livres qui traitent de l'ancienne maçonnerie est prodigieux, et non moins prodigieux par la variété des formes, car il n'est pas jusqu'à l'ordre des Jésuites qui n'y ait apporté son contingent, et même l'un de ses types les plus complets est l'ouvrage du jésuite Villapando sur le Temple de Salomon. Non seulement les papes la toléraient, non seulement ils l'avaient protégée ouvertement et énergiquement contre les empereurs byzantins, qui l'avaient extirpée de leurs Etats, mais encore ils paraissent avoir toujours répondu à son appel lorsqu'elle a invoqué son appui contre la maison d'Autriche, sans paraître se soucier de toutes ces injures qu'elle en recevait en guise de remerciements, pourvu que ces injures se maintinssent dans les mystères du rébus et du lanternois, de sorte que les deux coryphées de cette littérature libre-penseuse s'il en fut sont deux moines : Francesco Colonna et Rabelais, lesquels ni l'un ni l'autre n'ont jamais été poursuivis à cause de leurs ouvrages, et sont morts, l'un professeur de théologie à Padoue, l'autre curé de Meudon.

Or, lorsqu'on lit *Gargantua* et le *Songe de Poliphile*, dont le fond est encore bien plus païen que la forme, on est bien forcé de convenir que, jusqu'à la Révolution, l'Eglise romaine a été l'unique confidente et l'unique dépositaire de la liberté de la pensée et que ce dépôt, qu'elle avait reçu des anciennes religions auxquelles elle avait succédé, elle l'a transmis fidèlement au monde moderne, pour en faire désormais l'usage qu'il lui plaira. Aussi peut-on remarquer que la liberté de penser ne s'est développée pleinement et constamment que

dans les pays où s'est maintenu le catholicisme, c'est-à-dire l'Italie, la France et l'Allemagne méridionale, et que sans l'Eglise de Rome elle aurait été étouffée, aussi bien en Occident qu'en Orient, par la pesanteur du *bras séculier*.

J'ai dit que les productions maçonniques étaient innombrables, et naturellement au point de vue de l'art elles sont de valeur très différente : il y en a de bonnes, de médiocres et de mauvaises, d'intéressantes, de fades et d'assommantes, elles revêtent également toutes les formes littéraires possibles, mais elles se relient toutes par un lien commun, toutes traitant littéralement de *maçonnerie*, c'est-à-dire d'architecture et des arts qui s'y rattachent.

Cette observation n'a pas échappé à ceux qui ont étudié avec soin Rabelais, et ce n'est pas sans raison que M. P. Roisières a comparé son œuvre titanesque et touffue à une cathédrale gothique. On sait aujourd'hui que le curé de Meudon avait étudié l'architecture avec le même soin que les autres arts de son temps, et nous verrons plus loin pourquoi. Quant à Francesco Colonna, son prédécesseur et son maître, bien que son livre affecte, beaucoup plus que *Gargantua*, les allures d'un véritable roman avec un plan exactement calqué sur celui de tous les romans de l'époque, l'architecture y tient une place si considérable et prime tellement tout le reste, que l'auteur du *Songe de Poliphile* a été rangé non sans raison parmi les grands architectes de l'Italie. Mais on ne peut pas dire que ces descriptions perpétuelles de monuments imaginaires en rendent la lecture bien attrayante pour les profanes, et les savants se passeraient bien volontiers de la plate et peu intelligible intrigue amoureuse dans laquelle il a enveloppé ses dissertations maçonniques. D'ailleurs, aucune passion politique ne l'anime. C'est un écrivain purement didactique, un puits de science, mais un puits dont l'eau trouble n'a pas la saveur piquante du puits rabelaisien, et son ouvrage aurait certainement gagné à être présenté sous une autre forme, si c'eût été possible du temps qu'écrivait ce dominicain. Mais à supposer que le pape l'eût permis, l'empereur aurait certainement fait pendre l'auteur. Il était donc condamné à l'allé-

gorie forcée, et son allégorie est généralement lourde et monotone. Ses contemporains passaient par-dessus ce léger inconvénient, parce que c'était un puits inépuisable, où ont puisé longuement tous ceux qui l'ont suivi, depuis Rabelais jusqu'à Goethe, et que son livre était le véritable cabinet de Barbe-Bleue, où se trouvaient les clefs de tous les mystères de l'ordre social renversé de fond en comble par la Révolution de 89.

Le Songe de Poliphile a donc été le véritable bréviaire de tous les artistes et de tous les écrivains du seizième et du dix-septième siècle, et il est très facile de reconnaître la profonde influence qu'il a exercée sur Rabelais et sur Michel-Ange, qui tous deux devaient le savoir par cœur. C'était un formidable arsenal, dans lequel Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et plus tard sa fille, Marguerite de Valois, allaient s'approvisionner de flèches acérées pour leur carquois. Mais lorsque ce monde se fut écroulé, le bon dominicain de Trévise n'ayant rien de la malice ni de l'originalité du sarcastique curé de Meudon, se trouvait avoir dissimulé son immense savoir sous un masque de galanterie banale et équivoque, qui n'avait rien de ce qui pourrait séduire le profane. En effet, son *Poliphile* et sa *Polia* sont des spectres incolores auxquels toute espèce de vitalité fait absolument défaut, et quand on n'a pas la clef des abstractions qu'ils représentent, il est impossible de les suivre sans un ennui et une fatigue incommensurables dans les péripéties dédalesques d'un rêve qui semble n'avoir ni queue ni tête. Si l'on y joint la lourdeur d'un style dont le pédantisme sans trêve ni merci achève de ralentir les allures déjà trop pesantes de l'idiome abâtardi et macaronique dont il s'est servi, on s'explique d'autant plus facilement qu'il ait été relégué dans les rayons où l'on ne met jamais la main, que les deux traductions françaises que nous en possédons ont plutôt exagéré qu'atténué les défauts de l'original.

Cependant, si personne ne lisait plus l'*Hypnérotomachie*, on regardait toujours avec le même plaisir les magnifiques gravures sur bois qui sont le véritable texte de ce singulier

ouvrage, et la première édition, imprimée en 1499, se vend aujourd'hui à des prix fabuleux. Il est probable que ses planches sont de la main même du dominicain, car il est indubitable que ce ne sont pas les planches qui ont été faites pour le texte, mais que le texte n'a d'autre but que de faciliter l'interprétation des planches, et que par conséquent il n'a été fait qu'après coup.

La première traduction française date de 1546, et est attribuée à un chevalier de Malte très versé dans l'art de l'architecture. C'est plutôt une imitation qu'une traduction qui a dû servir, comme tous les ouvrages de ce genre, de formulaire d'initiation à quelque cénacle de savants et d'artistes, tel que celui que le grand imprimeur lyonnais Gryphe avait fondé sous le nom de *Société Angélique*, ce qui indique une société placée sous le patronage ultra-maçonique de saint Gille, dont les adeptes avaient pris pour cimier une tête d'ange (*chef angel*). Etienne Dolet et Bonaventure Despériers, qui finirent tous deux si misérablement, appartenaient comme Rabelais à cette société si étrangement angélique.

Personne mieux que Rabelais n'était en état de traduire Poliphile dont il était grand appréciateur, mais la platitude du style de la version publiée en 1546 par Jean Martin ne permet pas de la lui attribuer. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elle parut en même temps que le troisième livre de *Pantagruel*, et que cette concordance ne doit pas être fortuite, car *le Songe de Poliphile* est un livre conçu de façon à abriter toute espèce d'allusions politiques dans ses vastes flancs. Aussi toutes ses rééditions coïncident-elles avec des publications dont le caractère essentiellement satirique est incontestable. Jacques Gohory le réédita en 1561 sans changement appréciable pour le profane, mais l'année suivante paraissait *l'Île sonnante*, attribuée à Rabelais, sans que cette paternité soit prouvée, ni même très vraisemblable.

Quelle que soit la fidélité ou plutôt l'infidélité de ces traductions françaises, elles se distinguent par la splendide beauté de leurs gravures sur bois, qui sont très supérieures à celles de l'original. Evidemment toute la fleur des artistes de

l'époque y a concouru, et l'on n'a que le choix entre Jean Cousin et Jean Goujon, qui étaient alors dans tout leur éclat, mais peut-être faut-il y joindre aussi Philibert Delorme, le plus savant des architectes de son temps, et l'un de ses plus élégants dessinateurs. Il y a tout lieu de croire que la partie architecturale est de lui, et qu'il a dû refaire les planches de style du quinzième siècle du commencement dans lequel il excellait, comme le prouve la pièce de *la Chandelle*, que Champfleury a publiée dans son *Histoire de la caricature*, et qui porte sa signature gouliarèsque. Les splendides apothéoses de la fin et les marches triomphales de l'île de Cythère sont tout à fait dans la double manière de Jean Goujon et fort différentes des fêtes rustiques, qui pourraient être de Jean Cousin. Comme on ne possède pas un seul dessin accepté comme authentique de ces trois artistes, toutes ces hypothèses sont pour le moment invérifiables, mais ce qui est hors de doute, c'est la noblesse et la grandeur du style des illustrations du *Songe de Poliphile*, et comme elles ont dû coûter fort cher, même à cette époque, elles témoignent de l'importance que l'on attribuait à l'œuvre de Francesco Colonna.

II

Ces éditions ont été rééditées avec un petit nombre de variantes en 1600 par le célèbre Béroalde de Verville. La réputation de ce personnage a été remise à neuf tout récemment par la réédition du fameux livre connu sous le titre : *Du moyen de parvenir*, mais s'il n'est pas de Rabelais, il doit être d'un autre que de l'assommant abbé de Saint-Gatien, car il est impossible d'être plus lourd, plus pâteux, plus inintelligible et surtout plus soporifiquement ennuyeux que la préface et la note *stéganographique* qu'il a ajoutées à ce qu'il nomme pompeusement « le Tableau des riches inventions couvertes du voile des feintes amoureuses qui sont représentées dans le Songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe et subtilement exposées par Béroalde. A Paris, chez Matthieu Guillemot,

au Palais, en la galerie des Prisonniers, avec privilège du roy, 1600. »

Mais si Béroalde n'a pas changé grand'chose aux gravures de 1546, il avoue qu'il ne s'est pas assujetti au texte de François Colonna.

« Cependant doncques, vous remarquerez, dit-il, que le livre est demeuré françois imité de l'italien, comme il paraît par le titre : *Discours du Songe de Poliphile*, et le laissant comme il étoit pour le corps, n'avons point voulu y insérer les fables que nous avons trouvées en l'italien, suivant ainsi que nous avons le plus simplement qu'il a été possible ce qui se présentoit. Quant au dessin du tout, il est divers, car on y voit force architecture, en quoi le chevalier maltais étoit trop exagéré : on y rencontre de beaux jardinages, des fontaines et force antiques sculptures, ou par-ci par-là nous avons un petit dilaté, ce qui étoit trop retranché, oubliant toutefois l'imitation du langage, lequel, si nous eussions pratiqué, eût eu trop mauvaise grâce, attendu que de s'affecter sur l'escorchement des termes et des phrases sentiroit son discours pédantesque, dont l'éloquence est entièrement esloignée de la nostre, laquelle par beaux termes, loin de paroles esgratignées des autres langues, ramasse de naïves façons de parler, en déclarant ce qui est proposé. Et certainement Poliphile eût été de mauvaise grâce et ennuyeux s'il eût été traduit, il se fût rendu importun et peu désirable à ceux qui ne désirent point tant d'artifices. Suyvant ce conseil que j'ay pratiqué à la conférence des livres, j'ay repassé ce que les premiers nous ont donné, redressant ce que par mégarde on avoit laissé échapper, joint que les « affaires occupant les premiers, ils n'ont pas pris « garde à tout et n'avoient pas possible l'attention au dessein, « telle que je l'ay, quelqu'un par aventure imitera mon occupation et, selon le temps et les humeurs, s'avisera de quelque nouveauté. Outre quelques notes déjà remarquées, je « vous diroy que j'ay raccommo­dé de la lettre aux figures, « auxquelles par la faute des tailleurs d'histoires, il y avoit de « la discordance, etc. » Le reste se perd dans l'amphigouri le plus transcendantal et le plus assommant qu'on puisse rêver.

Mais il résulte de ce qui précède que, même pour ses contemporains, Colonna ne passait pas pour divertissant, et qu'on n'attachait qu'une médiocre importance au texte italien de son ouvrage. Le véritable texte étant les figures, l'autre ne sert qu'à l'éclaircir et à en donner la lecture blasonnée. Nous verrons plus loin que Béroalde a donné la lecture héraldique du plus important et du plus curieux de ces cartouches hiéroglyphiques que Colonna lui-même avait passé sous silence, mais la plupart du temps Béroalde a fait comme ses prédécesseurs, *les tailleurs d'histoires*, et, afin d'y introduire des actualités, il a faussé sciemment ses descriptions, ou bien encore, comme dans la célèbre devise de l'amiral, il a retourné le dessin, ce qui en change complètement le sens.

Au superbe frontispice de l'édition de 1546, il en a substitué un autre de façon infiniment moins artistique, mais tout à fait cabalistique d'aspect, dans lequel il n'y a cependant qu'une seule chose qui mérite d'être citée, c'est le *rainceau fatal* ou le *myrthe-rain*, qui est l'hiéroglyphe du meurtre et porte une rouelle qu'il intitule *chaos*, dans lequel il avertit Henri IV du dessein qu'avait formé le maréchal de Biron de l'assassiner. C'était l'unique but de ce frontispice, aussi a-t-il été supprimé dans les éditions suivantes, comme n'ayant plus d'actualité. Voici la traduction de cette partie du frontispice :

Escribouille meurtre n'écrive le Roy
Qu'ait remarquer se trahisse le,
Poignard le venge penser maréchal.

Cette pièce serait parfaitement indéchiffrable sans la lecture qu'il en donne, dans un long et fastidieux préambule faisant suite à sa préface et intitulé *Recueil stéganographique* contenant l'intelligence du frontispice de ce livre. Si jamais *os médullaire*, contenant cette moelle succulente dont parle Rabelais, a été difficile à rompre, c'est bien celui-là, car il n'est pas possible d'en lire dix lignes de suite sans s'endormir d'un sommeil de plomb. L'auteur a employé la méthode de Rabelais dans son fameux plaidoyer du sieur de Humevesne contre son illustre adversaire, mais il ne lui a pas emprunté

son esprit, et c'est comme s'il lui avait pris sa lanterne sans l'allumer. Néanmoins, quand, à l'aide d'un travail qui peut prendre place à la suite de ceux d'Hercule, on se trouve avoir nettoyé ces malplaisantes étables d'Augias, on peut ramasser, sous ce fumier, la clef d'or du Songe de Poliphile servie par une fort jolie main, celle de Marguerite de Valois, la femme de Henri IV (*in partibus infidelium*). Sa signature gouliarresque se trouve en tête du chapitre, dans une majuscule ornée qui ne reparait nulle part ailleurs, et a par conséquent été gravée exprès pour elle. Cette majuscule se compose d'un I latin ou capital, derrière lequel se voit *un enfant agenouillé et courbé, tenant de la main gauche une marguerite. Au-dessus un brouillard*. En voici la traduction :

Escrit bulletin, main être parpaillon
Marguerite Colonne d'or l'est Brouillard.

(Ce bulletin est écrit de la main de Marguerite parpaillon Colonne d'or Brouillard.)

Maintenant c'est elle-même qui va nous expliquer ce que c'était que le *brouillard* qui donnait son nom à une branche très importante de la franc-maçonnerie vénérant le sépulcre d'un savant Napolitain connu sous le nom de Pierre *Barlieri*. Et d'abord, en appliquant le nom de *stéganographique* ou écriture secrète à son frontispice, Béroalde nous renseigne plus exactement que quiconque sur le caractère général des planches de Poliphile, lesquelles ne sont qu'un traité de *stéganographie* ou de blason architectural, car, dans les idées de l'époque, il était absolument inséparable de l'architecture. Mais l'abbé de Saint-Gatien est plus explicite encore et confirme entièrement une hypothèse que j'avais déjà émise, à savoir que les *Gouliards* tiraient leur nom de la langue dans laquelle ils écrivaient leurs hiéroglyphes et qui était le gaulois (1).

« Nos druydes, dit-il, nous ont laissé, par une heureuse

(1) Dans tout le corps de son ouvrage, Colonna qualifie ce langage de *latin vulgaire*, ce qui désigne particulièrement la langue des assises de Jérusalem ou *langue d'oïl*.

cabale, un petit rayon de vérité, laquelle est encore demeurée en *l'ordre de la souvenance*, pratiquée en certain endroit. » Cet endroit, c'est le *Bercail* ou la *mère loge*. Malheureusement tout le reste n'est pas aussi limpide, hélas ! et il n'y a d'à peu près raisonnable dans ce fatras que cette façon peu gracieuse de désigner stéganographiquement la reine Marguerite.

« *Olocirée*, objet universel d'amour, remplissant le monde de son nom, aura tant d'excellence que, même après qu'elle sera ravie aux mortels, encore en sera bien aimée, tellement que plusieurs viendront en cette *grotte*, pour au moins avoir l'heur de *respirer l'air*, auquel vivait en passant ce miracle de nature et merveille du monde. »

Olocirée veut dire en grec *sort universel*, et est une épithète appliquée à Marguerite, *soit reine vraie seule*, par opposition à Gabrielle d'Estrées qui jouait auprès de son mari le même rôle que jadis Diane auprès de Henri II, celui de pseudo-reine. Pour mieux la désigner, Béroalde dit qu'après sa mort, on viendra *humer l'air dans une grotte* (hume air grotte), ce qui fait Marguerite. En blason cette fleur signifie *me regrette*. Les amoureux la consultaient en effeuillant sa corolle, pour se demander s'ils étaient regrettés. « Me regrette un peu, beaucoup, etc. » C'était plus gracieux que de *humer l'air dans une grotte*, jeu de mots par trop *grotesque* qui peint bien l'insipide Béroalde.

III

Tout dans son recueil stéganographique est du même goût pédantesque et lourd, mais il a noté par une majuscule un certain nombre de mots français, latins, grecs et hébreux, dont la juxtaposition donne un sens qui est la *moelle* de cet os si rugueux. Rabelais a usé aussi de ce procédé dans l'énumération des noms des îles de son voyage à la recherche de l'oracle de la dive Bouteille, et lui-même l'avait emprunté à Francesco Colonna, dont les têtes de chapitres commençaient par les capitales P. O. L. I. A. M. F. R. A. T. E. R. F. R. A. N. C. E. S. C. V. S. C. O. L. V. M. N. A. P. E. R. A. M. A. V. I. T., c'est-à-dire « Poliam frater Franciscus Columna peramavit. » *Polia frère Fran-*

çois Colonne adora. Mais en blason, une épigraphe grecque, latine, hébreue ou arabe, doit toujours être traduite en français, avec la désignation du genre de caractère employé, qui est lui-même un hiéroglyphe, et alors on doit lire : « Latin Polie frère François Colonne adore », ce qui n'est plus le nom de l'auteur, mais son grade dans la hiérarchie maçonnique. « L'est templié frère François Colonne d'or. » Il était colonne d'or des Templiers, et il nous donne, surtout dans *le Songe de Poliphile*, les règlements secrets de ce célèbre ordre militaire qui se composait lui-même de trois classes : les ouvriers, les nobles et les prêtres, et d'une quatrième sur laquelle il pesait de tout son poids, les rois. Il résulte même d'une planche, qui sert de titre aux chapitres des chevaliers, que le moine italien a traduit le code de la langue de *Provence*, dont l'hiéroglyphe est une *pervenche*. On s'explique alors aisément pourquoi un chevalier de Malte, héritier des secrets des Templiers, a jugé à propos de traduire Francesco Colonna à l'usage de quelque loge de chevaliers de son ordre. Il ne faisait que reprendre son bien en l'adaptant à la mode du jour.

Mais dans son recueil stéganographique, Béroalde ne s'inquiète pas des affaires de Saint-Jean de Jérusalem et se contente de remplir de son mieux une commission de la reine Marguerite, que sa rivale voulait empoisonner afin de pouvoir épouser Henri IV. *La reine vraie seule* avait sans doute gagné à sa cause cet ordre du *Brouillard* dont elle faisait partie, et qui semble avoir toujours soutenu les intérêts du catholicisme, sans en être plus chrétien pour cela. Cette lettre est précédée d'un avis contenu dans une légère modification de la signature de Colonna, annoncée par Béroalde. Voici comment il s'exprime à cet égard :

« L'auteur ayant cité son nom au tiltre du livre, l'avait inséré ès commencement (des chapitres) ainsi, *Poliam frater Franciscus Colonna peramavit*. Ce que voulant imiter, mais non traduire, non plus que le tout est une imitation, j'ay mis ès premières lettres « François Colonne serviteur fidèle de Polia », ce qui est plus convenable à un gentilhomme que le dire moine, tel fut ce Colonne après la mort de sa maîtresse,

pour laquelle vivant et estant encore séculier, il a retracé plusieurs ordonnances d'amour, sous le nom de Polia, laquelle estoit jadis la belle Lucesse Trevisane, les bonnes grâces de laquelle et ses poursuites pleines de flames, il a transmuées, faisant que ces douces amours de délices mondaines devinsent fructueuses affections pour des sujets non périssables qui s'obtiennent par les recherches de vertu et se trouvent dans la *lumière des sciences*, qui sont les vraies amours des *beaux cœurs*. »

Ce passage est, à beaucoup de points de vue, un des plus importants de cette préface *stéganographique*, en ce qu'il donne le motif de cette réédition d'ailleurs assez peu soignée, car presque tout son intérêt est dans sa double introduction. Le français, comme *hiéroglyphe*, signifie *vulgaire*, et en faisant précéder de ce mot « François Colombe serviteur fidèle de Polia », on a deux vers octosyllabiques :

Vulgaire François Colombe
Serviteur fidèle de Polia.

Ce qu'il faut traduire : « Vulgaire faire ne soit quel hymen, sire évitera affidés le dépouillent ». C'était un ordre formel à Henri IV de ne pas épouser sa maîtresse, s'il voulait éviter d'être déposé par les affidés de l'ordre du Brouillard. Pour l'en détourner, on lui révélait que Gabrielle, traitée par sa rivale de *cheval des quatre fils Aymon*, avait formé le dessein d'empoisonner la *reine vraie seule*, et avait été infidèle à son royal amant avec le maréchal de Biron, en foi de quoi elle avait été condamnée à mort, par les Pairs Brouillards, dont elle-même faisait probablement partie. La formule était : AMEHEVR, AMOVR, AMEVR, c'est-à-dire *l'attend mort murmurée*. Cette formule est expliquée dans *le Songe de Poliphile*. Le Pair Brouillard, coupable de trahison, était *muré* dans le sépulcre que contenait tout *bercail* ou *loge*, et l'on sait que ces exécutions mystérieuses étaient assez communes.

Cette lettre demandait au roi une réponse dans la même forme, s'il ne voulait pas que la sentence fût exécutée. Peu lui importait, sans doute, qu'on eût voulu empoisonner la

reine vraie seule, mais il dut être prodigieusement sensible à la double trahison de sa maîtresse et de son ami, et il ne répondit point. En conséquence, la belle Gabrielle fut non *emmurée*, mais *empoisonnée*, d'après le procédé particulier aux Saingilpins, qui était un *bain* ou un *clystère vénéneux*. On sait qu'elle mourut subitement dans des convulsions si atroces, qu'elle en fut toute défigurée. Henri IV la vit partir sans beaucoup de regrets et n'essaya nullement d'éclaircir ce mystère de sa mort ; mais il fit une forte pension à la *reine vraie seule*, qui eut la permission de revenir à Paris, et consentit en échange à laisser casser un mariage aussi étrange qu'avait été celui de sa mère avec Henri II. Quant à la publication du factum de Béroalde, il eut lieu un an après la mort de Gabrielle avec approbation du roi, et semble être sa justification auprès des loges maçonniques. Son fils, Louis XIII, à la suite de l'exécution du maréchal d'Ancre, fit aussi publier une suite de planches connues sous le nom de la *Mythologie de Coyon*, qui rendait compte aux *caqueroles*, nom bourguignon du *limaçon*, de la trahison, pour laquelle Concini avait été condamné à mort par les susdits *caqueroles*.

Voilà pour la partie historique de la préface de Béroalde, mais comme elle ne se rattache que très indirectement à l'ouvrage de Colonna, je ne puis que l'indiquer en passant. En revanche, elle contient une profession de foi franc-maçonne dont je n'ai pas encore rencontré d'autre exemple, et comme elle comble une lacune dans *le Songe de Poliphile*, je vais la donner tout entière. Elle se compose d'une série de mots français, ou barbares, parmi lesquels on remarque celui d'*oboël*, lequel est la réunion des deux mots hébreux OB, *frise*, et AUL, *méchant*, ce qui fait *frise-méchant* pour *franc-maçon*. Le mot *méchant* vient du grec μάχος et μηχανή, dont nous avons fait *machiner* et *machine*. On la retrouve dans l'allemand *mach* et l'anglais *make* : *faire*. Un *méchant* est un homme qui *machine* de noirs desseins, et le verbe hébreu AUL, traduit exactement le grec μάχω ou μηχανοῦν, *inventer*, *être artificieux*. Au douzième siècle *maçon* s'écrivait *machun* : « li machun Salomun, li machun Iram », et signifiait non un

ouvrier, mais un faiseur de plans ou architecte. Les Grecs modernes disent μάστορ, qui signifie *chercheur*. L'étymologie que donne Béroalde, par l'intermédiaire de l'hébreu *oboël*, est donc établie en pleine connaissance de cause et rend parfaitement le double caractère des Fris-maçons gothiques, à la fois *machinateurs* de conspirations et constructeurs de *frises* ou de *voûtes*. Il a traduit le mot *culte* par *hamuel*, qui veut dire en hébreu *éclat*, lequel est un hiéroglyphe lanternois du *culte*, ainsi que la *calotte* et la *culotte*. Etre *sans culotte*, c'était être sans *culte* ; ce singulier hiéroglyphe est antérieur de plus d'un siècle à la Révolution. Avec ces quelques explications et la règle générale que tout mot étranger doit être traduit en français, il est plus facile de comprendre le lanternois de Béroalde que sa prose habituelle. Voici sa profession de foi, ou plutôt celle de la reine Marguerite :

Druydes. Hamuel (éclat). Oloclirée (sort universel). Amour. Psyché (âme), (en coulée Oloclirée. Nature. Monde). Soleil. Ciel. Maître. Nymphé (fille). Dame. Oloclirée. Nephès (brouillard). Archée (principe). Oloclirée. Archée. Obsël (frise-méchant) (latin LITIE, prie). Oboël. Archée. Oloclirée.

On remarquera, dans cette singulière énumération de mots baroques, celui de *Nephès* ou brouillard, qui est le nom de deux poèmes célèbres, les *Nibelungen* et les *Nuées* d'Aristophane. Le Brouillard ou l'*Inconnu*, principe universel, était, en effet, le grand dieu de la franc-maçonnerie grecque, aussi bien que de la moderne, la nue qu'embrassait Ixion et que les Grecs nommaient *Gryphé*, l'embrouillée, avec une tête de bœuf pour hiéroglyphe. Nous allons voir, du reste, que cette profession de foi que les francs-maçons disaient tenir des druides était exactement conforme à celle de Platon et adoptée sans distinction aussi bien par ceux qui soutenaient l'Eglise de Rome que par les autres. Elle se lisait ainsi :

« Druides cultes se rend au vrai seul amour — âmes clef n'ouvre ciel — sire n'être monde — soleil, ciel maître fit — l'y domine vrai seul sire — brouillard, principe universel (d'où) sort principe règne vrai seul, franc-maçon le tient, » etc.

Bien que cette formule soit suffisamment claire par elle-

même, elle vaut la peine d'être traduite avec toute la rigueur que comporte notre langue moderne :

« Le druide ne rend de culte qu'au vrai seul amour, clef ouvrant aux âmes le ciel, est le roi du monde, le maître qui fit le soleil au ciel, y domine vrai seul seigneur. Le franc-maçon tient pour principe universel le brouillard d'où sort le principe du vrai régnant seul. »

Tel était le fond de la doctrine que prétendaient tenir des druides ceux que Béroalde nomme *beaux cœurs*, mais qui avaient pris pour monogramme un *cœur bleu*, une *corbeille*, un *corbeau* et principalement un *obélisque carré* (carré obélisque), d'où *écribouilles*, *scribouilles*, et au siècle dernier *Skribuler*, qui nous était revenu d'Allemagne avec le sens de *pamphlétaire*. Si les *écribouilles* descendent véritablement des druides, ils étaient jadis les *corbeaux* de l'*Odin* gaulois, dont on peut lire le nom sur trois épigraphes gauloises et notamment celle du Donon. Il se nommait *Sibar*, *Sifar* ou *Sipar*, qui, en grec, veut dire *rideau* ou *voile de navire*, et avait donné son nom à la ville grecque de *Sibaris*. Son nom gaulois était *Gien* (l'hiver). Les deux noms ont été mariés dans la légende de Geneviève, épouse de *Sifroy*, devenu Sigfried dans les *Nibelungen*. Mais Sifroy n'en est pas moins un dieu passé dans l'allemand à travers le français. Son nom germanique est *wotan* ou *weissen*, le blanc. Il avait pour premier ministre le corbeau, dont deux noms gaulois sont connus, *brun* ou *bran*, et *lug* ou *luc*, qui a donné son nom à la ville de Lyon (Lug dun, la dune du corbeau). Ces deux mots veulent dire également *brun* et *couleur de bois*. Tantôt, sous le nom *brangien* (corbeau de Gien) ou *brunel*, le corbeau joue dans une foule de romans de chevalerie le rôle d'enchanteur ou d'enchanteresse, il en était de même de Guyon ou Merlin, et les francs-maçons écribouilles ont conservé jusqu'à la fin les couleurs de leurs deux patrons, qui étaient un *vêtement noir*, avec une *ceinture de cuir blanc* et des *fers de galériens attachés à leur ceinture*. Ce costume est décrit dans les Mémoires de Casanova, et ces couleurs étaient celles de l'étendard des *Pouhiers* ou des *Gaulois* sous les Carlovingiens. Celui de la

baillie, ou royauté, était rouge ; l'ensemble donnait le drapeau tricolore, tel qu'il a été composé par l'écrivain Louis David. Le blanc était la couleur des *pierrots* ou paysans, le bleu foncé ou noir, celle des bourgeois, et le rouge, la couleur royale ; mais déjà chez les Hébreux, Dan, qui était la *tribu princeps* et plantait son pavillon à l'angle nord du temple de Jérusalem, portait les couleurs mi-parties de la franc-maçonnerie moderne.

Tels sont les renseignements très importants que fournit la préface de Béroalde sur les arcanes du *Songe de Poliphile* ; passons maintenant à Rabelais.

IV

Un contemporain de Rabelais, se dissimulant sous le nom de Sicile, ce qui en lanternois veut dire *se cache* (se cèle), publia un livre intitulé : *le Blason des couleurs*, dans lequel il attribuait aux couleurs héraldiques une signification mystique, qui, comme toute espèce de mysticisme, ne pouvait être qu'une mystification. Dans une écriture hiéroglyphique quelconque, il ne faut jamais tenir compte que du son. En égyptien, un lion correspond à la lettre R ; en grec, à la syllabe *lis* ; en français, à la syllabe *len*, ni plus ni moins. Le *blanc*, en écriture héraldique, est *polyphone* ; il se lit *blanc*, *argent*, *lune*, *perle*, suivant les besoins du vers ; mais il ne signifie pas la *pureté*, ou toute autre vertu théologique. J'ai expliqué la valeur héraldique de la *marguerite*, qui est *me regrette* ; la *rose* ou *roue* n'a jamais d'autre valeur que celle de la lettre R ; et si l'on porte des fleurs d'oranger le jour du mariage, c'est que l'oranger se disait *limun*, ce qui donne *fleur de l'hymen* ; mais si, dans les gravures du *Songe de Poliphile*, on rencontre un oranger porté sur un char, ce n'est plus de l'hymen qu'il s'agit ; un *oranger* ou une *orange* au haut de n'importe quoi, c'est-à-dire *en chef*, devient le monogramme de *Salomon*, et une branche de *saule* dans la *main*, a absolument la même signification.

Le Blason des couleurs a été réédité récemment, mais n'en

reste pas moins une plate mystification, dont le plus grand mérite est d'avoir inspiré à Rabelais son chapitre IX du premier livre de *Gargantua*, dans lequel il donne de précieux renseignements sur le *noble savoir* en général, et en particulier sur le *Songe de Poliphile*, qui en est le code le plus complet ; aussi n'ai-je rien de mieux à faire que de le citer tout entier :

« Les couleurs de Gargantua feurent blanc et bleu, comme cy-dessus avez peu lire ; et par icelles vouloit son père qu'on entendît que ce luy estoit une joye céleste, car le blanc lui signifioit joye, plaisir, délices et resjouissance, et le bleu, choses célestes.

« J'entendes bien que, lisant ces motz, vous vous mocquez du vieil buveur, et réputez l'exposition des couleurs par trop indague et abhorrente : et dites que blanc signifie foy et bleu fermeté. Mais sans vous mouvoir, courroucer, eschauffer ny altérer (car le temps est dangereux), respondes-moy si bon vous semble. D'aulture contraincte ne useray envers vous, ny aultres quelz qu'ilz soient ; seulement vous diray un mot de la dive bouteille. »

On remarquera que les couleurs de Gargantua, fils du roi des *parpaillots* ou franc-maçons, sont les couleurs populaires du *beaucéans* ou étendard des *pouhiers*, qui donnent l'axiome moral de la franc-maçonnerie gothique ou des *francs-gaul-tiers* : *baille ne baille*, donne à qui te donne. Ce qui le prouve, c'est que si l'on substitue le *noir* (sable) au *bleu*, comme cela avait lieu fréquemment, le sens reste le même : *Baille ne se baille*. Rabelais se moque de Sicile en attribuant comme lui à ces couleurs une valeur mystique imaginaire, mais complètement différente de celle qu'indique le *Blason des couleurs* ; et, pour étayer son dire, il va nous donner un mot de la *dive bouteille*, c'est-à-dire de l'affiliation divine.

« Qui vous meut ? Qui vous poinet ? Qui vous dict que blanc signifie foy et bleu fermeté ? un (dictes-vous) livre *tre-pelu*, qui se vend par les bisouars et porte-balles, au tiltre : le *Blason des couleurs*. Qui l'a faict ? Quiconque il soit, en ce a esté prudent qu'il n'y a point mis son nom. Mais au reste, je

ne scay quoy premier en luy je doibve admirer, ou son outrecuydance ou sa besterie.

« Son outrecuydance, qui, sans raison, sans cause et sans apparence, a ausé prescrire de son autorité privée quelles choses seroient dénotées par les couleurs ; ce qui est l'usage des tyrans, qui veulent leur arbitre tenir lieu de raison ; non des saiges et sçavans, qui par raisons manifestes contentent les lecteurs. Sa besterie qui a existimé que, sans aultres démonstrations et argumens valables, le monde reiglerait ses devises par ses impositions badaudes.

« De fait, il a trouvé quelque reste de niays du temps des haultz bounetz, lesquelz ont eu foy à ses escripts, et selon iceux, ont taillé leurs apophteymes et dictez, en ont enchevestré leurs muletz, vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs guands, frangé leurs licz, painct leurs enseignes, composé chansons et (qui pis est) faict impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones. »

Cette énumération est d'une importance capitale, car elle indique tout ce qui était assujetti aux règles du blason, c'est-à-dire le costume, les enseignes et les *chansons blasonnées*, comme celles de Jean Gilpin et autres, dans lesquelles on faisait de *lasches tours aux pudiques matrones*.

« En pareilles ténèbres sont compris ces glorieux de court et transporteurs de noms, lesquelz voulens en leurs devises signifier *espoir*, font protraire une *sphère*, des *pennes d'oiseaulx* pour *poines*, de l'*ancholie* pour *mélancholie*, la *lune bicorné* pour *vivre en croissant*, un *banc rompu* pour *banque rouverte*, *non* et un *halcret* pour *non durhabit*, un *lict sans ciel* pour un *licencié*. Que sont homonymies tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares, que l'on devroit attacher une *queue de renard au collet* et faire un *masque d'une bouze de vache* à un chacun d'iceulx qui en voudroit dorénavant user en France après la restitution des bonnes lettres. »

En effet, tous les réglemens de loges gouliarques prescrivaient qu'avant d'être publié tout écrit blasonné devait être soumis à la loge, afin qu'on vît s'il ne contenait pas de rébus qui pût révéler au vulgaire le secret du *noble savoir*, et les

maladroits ou les traîtres étaient exposés à la punition du masque de bouse de vache avec la queue de renard au collet ; ce qui se lisait :

Queue collet renard bouse masque velle (vache).

c'est-à-dire :

Que clerc ne rébus masque veuille.

(Que le clerc masque mieux ses rébus.)

Nous verrons plus loin que certains des rébus du *Songe de Poliphile* sont très peu masqués ; mais ils ont été publiés en Italie, dans un pays où le français n'était compris que d'un très petit nombre, et il n'y a pas d'exemple qu'une loge française en ait laissé paraître d'aussi faciles à lire, surtout quand le texte en donne la lecture héraldique, c'est-à-dire le nom et l'énumération des objets, parfois très difficiles à reconnaître, qui jouent le rôle d'hiéroglyphes.

Je passe par-dessus une énumération très intéressante de devises dont se moque Rabelais, parce qu'elles sont elles-mêmes par trop rabelaisiennes, et j'en arrive à ce qu'il dit du *Songe de Poliphile* :

« Bien autrement faisoient en temps jadis les saiges de Egypte quand ils escripvoient par lettres qu'ils appeloient *hiéroglyphiques*, lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, et un chacun entendoit qui entendist la vertu, propriété et nature des choses par icelles figurées, desquelles Orus Apollon a en grec composé deux livres, et Poliphile, au songe d'amours, *en a davantage exposé*. En France, vous en avez quelques transon en la devise de M. l'admiral, laquelle premier porta Octavien Auguste. Mais plus outre ne fera voile mon esquif entre ces gouffres et guez malplaisans. Je retourne faire escale au port dont suis yssu. Bien ai-je espoir d'en escrire quelque jour plus amplement et montrer tant par raisons philosophiques que par auctorités receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature, et quoy par une chascune peut estre désigné, si

Dieu ne sauve le monde du bonnet ; c'est le pot au vin, comme disoit ma grand'mère. »

Dans l'espèce de vocabulaire ajouté à son quatrième livre, à l'article *Hiéroglyphiques*, Rabelais revient encore sur *le Songe de Poliphile* :

« *Hiéroglyphiques*, sacrées sculptures. Ainsi estoient dictes les lettres des antiques saiges d'Egypte et estoient faictes des images diverses de arbres, herbes, animaulx, poissons, oiseaulx, instruments, par la nature et office desquelz estoit représenté ce qu'ils vouloient désigner. De icelles avez veu la devise de monseigneur l'admiral en une *ancree*, instrument très poissant, et un *dauphin*, poisson legier sur tous les animaulx du monde. Laquelle aussi avoit porté Octavien Auguste, voulant désigner : *hâte-toi lentement, fais diligence, paresseuse*, c'est-à-dire expédie, rien ne laissant du nécessaire. D'icelles entre les Grecs a écrit Orus Apollon. *Pierre Colonne* en a plusieurs exposé en son livre toscan intitulé : *Hypnerotomachia Poliphili*. »

Puisque cette devise de l'amiral reparaît si souvent, débarassons-nous-en une fois pour toutes en profitant de l'occasion pour rappeler la règle à l'aide de laquelle on peut lire cette écriture hiéroglyphique, que nos pères appelaient *blason* ou *grimoire*. Le mot *blason* n'a certainement rien à faire avec l'allemand *blasen* (sonner du cor) ; comme *grimoire*, il vient du grec. Les tailleurs de pierres ont pour patron saint Blaise, dont le nom en grec veut dire *bléser*, c'est-à-dire parler comme les Auvergnats, en *chuintant* les gutturales. Blasonner, c'est donc parler comme saint Blaise, ou *bléser* ; c'est à peu près l'unique règle particulière à cette langue, vraisemblablement empruntée au dialecte picard, lequel *chuinte* énormément, témoin les deux vers cités par La Fontaine :

Mechire leu n'écoutez mie
Mère tenchen chen fleu qui crie.

Telle est la langue du blason, et, si on ne la trouve pas harmonieuse, il faut se rappeler qu'elle n'était faite que pour les yeux et non l'oreille. Elle se lit indifféremment par la droite et

par la gauche, et toujours de bas en haut, lorsque le sujet est un peu compliqué ; *ad libitum* dans les blasons très simples. Le sens est indiqué par la direction des figures ; pour le reste, on n'a qu'à consulter les dictionnaires de *blason*, avec cette réserve que la *droite* et la *gauche*, ou *senestre*, se prononcent toujours *OR* et *Tor*, qui doivent avoir été les noms gaulois de l'*Orient* et de l'*Occident* (Arian et Touran). Quant aux voyelles, on n'en tient jamais compte, ce qui assimile complètement cette écriture à celle des peuples sémites. Mais il existe d'innombrables épigraphes grecques et étrusques qui prouvent que les Hellènes l'avaient conservée avec les rébus à titre d'écriture secrète, et Platon nous apprend que cette manière de déguiser sa pensée se nommait la *langue des dieux*. Il donne même la valeur d'un des plus importants hiéroglyphes grecs, l'*Amour ailé*, qu'il nomme *pterotas*, c'est-à-dire le *périssable*. Les Grecs écrivaient leurs rébus en vers *trochaïo-catalectiques* de huit syllabes ou quatre pieds terminés par un trochée. Ce vers s'est conservé dans le *blason* ou *grimoire* moderne, avec cette différence que la dernière syllabe, et quelquefois la pénultième, doivent contenir la lettre L. C'est cette innovation, insignifiante en apparence, qui semble avoir fait le succès du *blason* français, en en rendant la lecture plus facile que celle des autres. Il est certain qu'il a existé un *blason germanique*, mais il n'a pas survécu aux conquêtes de Charlemagne. En revanche, il y a tout lieu de croire que les blasons arabes et persans subsistent encore. Il s'est également conservé dans certaines tribus de Peaux-Rouges en Amérique, qui écrivent la Bible avec des caractères *blasonnés* ramenés à l'état dit *hiératique*. On l'a trouvé partout où l'homme a atteint un certain degré de civilisation, et il est tellement ancré dans l'esprit humain, qu'après avoir servi à protéger la liberté de la pensée il est resté pour amuser les lecteurs de journaux illustrés français. C'est même une mode qui a gagné l'Italie ; mais comme l'italien moderne se prête assez peu au rébus, on n'y emploie guère que le français. Telle est dans son ensemble l'histoire du *grimoire*. Ai-je besoin de dire que ce mot vient du grec *gramma*, écriture ?

Il arrive assez souvent qu'un rébus ancien se trouve avoir un sens complet dans une autre langue. Telle est la devise de l'amiral. Rabelais l'attribue à Auguste, mais elle appartient réellement à Vespasien. Elle se compose *d'un rond à droite et d'un dauphin la queue entortillée (tournelée) autour de la verge d'une ancre, dont la pointe lui entre dans l'œil gauche* (tort).

Pour Vespasien, cela voulait dire :

κύκλ' ὅσσε καὶ ἄγκυρα κήδε.

(Regarde autour de toi et veille à l'ancre, ou à t'affermir.)

Pour l'amiral, c'était une gaillardise antichrétienne :

Rire n'est écouter ne l'aient

Christ Dieu fit naître vrai Gilpin.

(Il faut rire quand on doit écouter que Dieu fit naître le Christ vrai Gilpin.)

C'était sans doute une allusion à une grosse plaisanterie de quelque prédicateur de l'époque.

Béroalde a retourné la composition sens dessus dessous, probablement par ordre de Henri IV, qui voulait donner un avis détourné au maréchal de Biron. Cette *variante* est indiquée par la lecture qu'en donne l'auteur, où il remplace le mot *verge* par celui d'*estangue*, auquel je ne connais que le sens de *pince*. Mais peu importe, le lecteur est averti de substituer *estangue* à *verge*, et alors la nécessité de refaire le vers l'oblige à lire :

Trahir n'eut que retourne l'on,

Qu'est roi défense tant guetter Espagnols.

(Que l'on ne recommence pas à trahir, qu'il y a défense du roi de tant guetter les Espagnols.)

Telle était la *langue des dieux* chez les Grecs, le *noble savoir* au moyen âge, et il se prêtait à des combinaisons si ingénieuses, si élégantes, si diplomatiques surtout, qu'on s'explique la passion avec laquelle on l'étudiait, dans ce qu'on nommerait aujourd'hui les *hautes sphères officielles et intellectuelles*.

Maintenant, il nous sera possible de passer à un examen sommaire du *Songe de Poliphile*.

V

On sait fort peu de chose de Francesco Colonna, que Rabelais nomme Pierre. Il naquit, en 1440, à Trévise, et mourut en 1525. Il aima, dit-on, une belle Trévisane du nom de Lucrèce, et cet amour lui aurait inspiré *le Songe de Poliphile*, qui aurait été terminé en 1467, avant qu'il se fit dominicain ; il fut depuis professeur de belles-lettres dans la même ville, et plus tard professeur de théologie, ce qui peut paraître singulier lorsqu'on a lu son livre. Mais le sage Fénelon n'a-t-il point écrit *Télémaque* ? Lucrèce fut sa Béatrix, et l'on est frappé des rapports qui existent entre *le Songe de Poliphile* et *la Divine Comédie*, à part le génie, car, malgré quelques descriptions assez égrillardes, Francesco Colonna a une forme si bizarre et si lourde, que, si ses compatriotes l'ont rangé avec raison parmi leurs grands architectes, ils ne l'ont jamais compté au nombre de leurs grands écrivains. Aussi, dans son édition française, ses planches ont-elles été reproduites avec autant de soin que la traduction du texte a été négligée, car, je le répète, le vrai texte, ce sont les planches.

C'est ce qui résulte clairement de la dédicace adressée par son éditeur Leonardo Crasso, conseiller pontifical ès arts et ès lois, à Guido, duc d'Urbin, que je cite d'après la très exacte et très élégante traduction de M. Claudius Popelin. Il y parle tantôt au nom de son frère, et tantôt au nom de *ses frères*, sans les nommer, ce qui semble indiquer que ces *derniers* ne sont pas des frères selon la nature, mais les adeptes d'une loge semblable à la *Société Angélique* dont Rabelais

faisait partie, avec cette différence qu'elle était composée de nobles, et plus probablement de chevaliers et de clercs de Saint-Jean de Jérusalem, héritiers de l'ordre du Temple.

« Naguère, dit-il, le récent ouvrage de *Poliphile* (tel est le nom du livre) m'est tombé entre les mains. Pour qu'il ne gisse pas plus longtemps aux ténèbres, et pour qu'il profite pleinement aux mortels, j'ai pris soin de le faire imprimer et publier à mes frais, dans la crainte que, privé de son frère, il demeurât tel qu'un pupille sans tutelle, et désirant le faire paraître sous un patronage auguste, nous vous avons choisi pour parrain présent, afin qu'il se conduise vaillamment. En même temps qu'il sera le ministre, le messenger de mon amour et de mon respect pour votre personne, vous pourrez le prendre pour associé de vos études et de vos bonnes doctrines, tant vous trouverez en lui de science, mais de science abondante, à ce point que vous ne sauriez découvrir, dans tous les livres des anciens, plus de secrets de nature que n'en renferme celui-ci. C'est chose unique et tout à fait admirable, que la façon dont il parle la langue de notre pays. Il est besoin, pour bien l'entendre, du grec, du latin, du toscan et du *langage vulgaire*. »

Le reste a été lourdement paraphrasé par Béroalde. Commençons par faire remarquer que *le Songe de Poliphile* a été imprimé en 1499, c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il avait été achevé par l'auteur, lequel avait dû en vendre le manuscrit avec les vignettes, car tout prouve que le texte a été fait d'après et pour ses vignettes, et ces vignettes rangent Francesco Colonna parmi les dessinateurs les plus habiles et les plus savants de l'Italie. Quant à la publication, il y fut certainement étranger, sans quoi son livre, imprimé par Alde Manuce le père, ne fourmillerait pas, dans tout ce qui n'est pas l'architecture, d'une multitude de fautes d'impression et de coquilles, qui ont fourni d'ailleurs à M. Claudius Popelin l'occasion de faire preuve d'une sagacité et d'une érudition inouïes pour restituer le texte primitif. Mais il est bien certain que ses premiers éditeurs comme ses traducteurs s'attachèrent avant tout aux gravures et à ce qui pouvait en éclaircir

le sens, comme le répète à satiété Béroalde. En effet, il fallait quatre langues pour comprendre le *Songe de Poliphile* : le grec, le latin, le toscan et le *langage vulgaire*. Mais où prendre ce langage vulgaire ? Rien n'est moins vulgaire que le toscan de Colonna, et non seulement il se sert toujours de la langue littéraire, mais encore de la langue pédante ; quant aux traces d'un dialecte vulgaire italien, elles sont nulles. Au contraire, dans la langue du *blason*, le *vulgaire* désigne toujours le *français*. Il n'en existe point de traces non plus dans le texte, mais toute la partie hiéroglyphique du livre est écrite en français, de sorte que cette langue est absolument indispensable pour la lecture de *Poliphile*. Aussi tous les artistes italiens savaient le français. Léonard, Cellini, le Rosso, le Primatice, arrivaient à la cour de France sachant le français, et si Michel-Ange n'y est pas venu, on sait qu'il avait des élèves français. Le français était la langue de Charles-Quint, comme celle des Tudors d'Angleterre. Toute la correspondance diplomatique se faisait en français, et l'étude du *blason*, qui était si répandue dans toutes les cours, ne pouvait se faire qu'en français. Le français n'avait donc pas perdu un pouce de terrain en Italie, depuis le Dante qui le parlait et l'écrivait aussi bien que sa langue maternelle, de sorte qu'on peut considérer comme acquis d'avance que toute la portion hiéroglyphique du *Songe de Poliphile* est écrite en français, et ne peut pas être écrite en une autre langue. Béroalde et le cardinal de Lenoncourt, auquel on attribue la traduction de 1546, entendaient parfaitement cette partie du *Songe de Poliphile*, et si le premier, qui ne demandait pas mieux, ne nous a pas révélé complètement le secret de cette stéganographie, c'était tout simplement parce qu'il y allait pour lui de la vie ; les mêmes raisons protégeaient contre les indiscretions des initiés les mystères des pamphlets de Rabelais.

Ce n'est pas que les mystères du grimoire fussent plus difficiles à percer que ceux des rébus modernes, c'était même tout le contraire, puisque cette écriture était soumise à un certain nombre de règles fixes, au rythme et à la rime. Mais s'il s'était trouvé un Champollion qui l'eût devinée sans être

initié, on lui aurait donné immédiatement le choix, ou de passer dans les rangs des mystificateurs, ou de s'exposer à voir verser dans ses aliments de la *poudre de rocambole*. Ni chez les Egyptiens, ni chez les Grecs, le secret de la langue des dieux n'a jamais été trahi, et il ne l'a pas été davantage dans les temps modernes, où la franc-maçonnerie garde très convenablement le sien, malgré des centaines de milliers d'adeptes dont la discrétion n'est plus forcée. Le secret du *grimoire* ne s'est perdu complètement que depuis un demi-siècle tout au plus, et c'est uniquement parce qu'il s'est complètement perdu, qu'il est possible aujourd'hui de le dévoiler. Le déchiffrement de celui des Egyptiens devait entraîner fatalement celui de tous les autres, aussi puis-je me flatter de marcher aujourd'hui d'un pas sûr dans la même voie. L'espace me manque pour exposer le plan du roman érotique dans lequel Colonna a enveloppé son encyclopédie maçonnique ou architecturale, comprenant l'édifice social tout entier. Sous ce rapport, je ne puis que renvoyer ceux qui voudraient en savoir davantage, à la traduction de M. Claudius Popelin, qui a trouvé le moyen de rendre non seulement lisible, mais intéressant le roman abracadabrant du vieux dominicain. Je ne puis que donner un aperçu très sommaire de la partie maçonnique dont le but sembla être avant tout de formuler les règles du nouveau style inauguré par ses contemporains et compatriotes, Brunelleschi et Palladio. C'était la substitution des cinq ordres antiques au style français dit *gothique*, parce que ceux qui l'avaient inventé se nommaient *francs Gaultiers*. Il résulte des explications de Béroalde qu'ils prétendaient le tenir des Druides, et que, dans leur opinion, c'était bien le style gaulois. Les Italiens ne l'ont jamais admis qu'avec une extrême répugnance, et ont cherché de bonne heure à retourner au style romain, mais les habitudes étaient si fortes, qu'ils n'en ont changé que la robe et l'ornementation, et que le plan et la langue sont restés gothiques, c'est-à-dire français. Les défauts du style de *Poliphile*, c'est-à-dire le pédantisme et la lourdeur, se retrouvent dans toute l'architecture italienne de la renaissance. Il n'existe rien en Italie qui de près ni de

loin approche du Louvre, du château d'Anet, de Blois ou de Chambord, ni même de l'ancien hôtel de ville de Paris, construit cependant par l'Italien Bouardo. Palladio est glacial, Michel-Ange en tant qu'architecte est prodigieusement pauvre ; quant à Brunelleschi, Stendhal comparait son campanile de Florence, si merveilleusement fouillé dans ses bronzes, à une tour construite avec des dominos. L'Italie n'a donc pas produit d'architectes de premier ordre, même entre 1450 et 1550, où elle a donné le jour à une pléiade de peintres et de sculpteurs, comme il n'en avait jamais paru depuis la grande époque grecque. Mais ce splendide météore s'est vite éteint pour ne plus se rallumer, et, après comme avant le seizième siècle, l'art français est resté seul sur la brèche jusqu'à la Révolution, qui creuse un abîme sans pont entre le passé et le présent.

Tout le mouvement de la renaissance italienne est dans l'œuvre de François Colonna, on y retrouve tous les canevas des compositions de Michel-Ange et de Léonard, mais ce canevas est encore français malgré son déguisement, et lorsqu'il est repris, en 1546, par des artistes français, la comparaison n'est même pas possible. L'Italie a déjà cessé de produire. De tous ses grands flambeaux un seul brûle encore, c'est celui de Michel-Ange. Francesco Colonna est né en même temps que la renaissance italienne et elle ne lui survit que de quelques années. Nous allons voir quels liens singuliers de vasselage artistique l'unissaient encore à la France, mais ces liens ont été brisés au commencement de ce siècle par la France elle-même, l'art a sombré dans toute l'Europe, avec notre ancien ordre social, et, chose extraordinaire, il ne s'est relevé qu'en France.

VI

Le secret du *Songe de Poliphile* est tout entier dans le titre gréco-latin de son livre. *Hypneotomachia Poliphili*, qui doit se traduire :

GREC (*greu*).

Amour songe il poing (*pugnare*, combattre).

LATIN.
Poliphile.

Le tout donne le titre vulgaire en français « Grimoire singilpin l'est temple affilié ». Sa signature est écrite, comme l'on sait, par les capitales initiales de chaque chapitre qui se traduisent : « l'est templier, Frère François Colonne d'or », ce qui fait supposer que, lorsqu'il l'a composé, il était clerc de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de la langue de Provence. Ce qui est certain, c'est que ce sont ses statuts secrets qu'il nous donne. Nous allons le voir par l'explication des noms de *Poliphile* et de *Polia*. Il est inutile de répéter tout ce qui a été écrit sur le nom de *Polia*, en grec il signifierait « ayant les cheveux blancs » ou vieille, drôle de nom pour une jeune première, aussi *Polia* n'est pas une femme, c'est une poulie, et *Poliphile* en est une autre. Les deux font la paire, et la paire, réunie par une chaîne ou *maille*, forme une *mouffle* ou un *palan* servant à lever les fardeaux à bord d'un navire, les pierres sur les échafaudages, ou plus simplement le seau d'un puits. La plupart des recueils d'estampes gouliardes et des vieux tableaux représentent une *filie* et un *puits*, c'est *Poli-phile* ; la fille tient un seau à la main, c'est Salomon, et de l'autre elle tient la maille (chaîne) qui s'enroule autour de la poulie. Nous allons trouver l'explication de ce mystère dans la première planche de Poliphile sous une forme différente, mais auparavant commençons par établir que le *palan* appartient aux chevaliers du Temple et de Malte, et par extension, aux ordres militaires.

En effet, tout *palan* se compose pour le moins, d'un *couple*, c'est-à-dire d'une poulie *fixe* et d'une poulie *folle* (1), dont la paire compose le *palan*. Il en était de même des chevaliers du Temple et de Malte qui allaient par couples, c'est-à-dire que chaque chevalier avait son *matelot*, le chevalier initiateur était la *poulie fixe*, l'initié était la *poulie folle*, à eux deux ils for-

(1) *Folle* est probablement une altération du picard *fieule*, fille. Le palan appareillé, ou *paire palan*, se composait d'une poulie *mère* et d'une poulie *fille*.

maient le *pairpalan*. Les maçons allaient par *paires de piles*, les joueurs de balles par *paires de pelotes* ou de *paulmes*. De là les noms de *pairplan* ou *parpaillon*, *pourple*, *pairpaulme* et *parpaillot*, indiquant le culte du *couple* ou de la fraternité d'armes, qui était un des caractères les plus marqués de la religion des druides, et était aussi très en honneur chez les compatriotes et contemporains de Platon. Je ne crois pas que Cromwell l'ait introduit dans le rite écossais. C'est donc une différence de plus à noter entre la maçonnerie gothique et la moderne. Mais la langue populaire a conservé un souvenir de *Polia* par l'intermédiaire des compagnonnages, et l'on dit encore ma *vieille*, ou ma *vieille branche*, pour rappeler l'amitié qui enchaînait la poulie *folle* à la poulie *fixe*. Ce sont les deux héros du roman de Francesco Colonna. On sait que, souvent, les Gaulois combattaient enchaînés par couples, c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les anciens francs-maçons portaient des chaînes dans leurs réunions. Les soldats romains n'avaient point de ceinturon, mais les chevaliers du moyen âge se ceignaient d'un *carcan métallique*, dont il est plusieurs fois question dans *Poliphile*. Ce carcan était doublé de peau. Les Latins le nommaient *cingulum*, français *sangle*. Le nom le plus ancien des francs-maçons est *singlepans* ou *panse sanglée*, et est absolument latin. *Fer homme ceinturé-pel*, homme ceint de fer et de peau, semble en être une paraphrase. Quant à leur caractère essentiellement militaire et chevaleresque dans l'origine, il s'est maintenu jusqu'à la fin par l'épée, qui joue un grand rôle dans les initiations modernes. Mais il est à remarquer qu'au moyen âge l'épée était une arme bourgeoise, ou citadine, et que la *lance*, arme du cavalier, était réservée à la noblesse féodale. On distingue sur les chapiteaux historiés trois espèces de francs-maçons, représentés par des *hommes centaures*, qui sont le monogramme du maçon ; les uns sont armés d'arcs, ce sont les *belistres* ou vilains ; les autres ont une épée à la main, ce sont les *maçons tripe l'aiment* (homme-centaure épée à la main) ; les troisièmes ont une lance, ce sont les *maçons tire lance*, ou cavaliers.

La division établie dans *le Songe de Poliphile* est celle de

l'ordre des Templiers, qui présente quelques légères différences. Les vilains, ou *ouvriers*, sont représentés par des *hommes satyres mi-ceinturés de fruits et de feuilles* (maîtres maçons terre farfouillent) ou les *farfelus* de Rabelais ; c'est pour eux que le curé de Meudon a écrit son évangile de la tripe, qui, quant au fond et à la forme, est la contre-partie du *Songe de Poliphile*, uniquement consacré au culte de l'*Amour*. Aussi les *farfelus*, initiés du grade le moins élevé, n'y tiennent-ils que fort peu de place. Le culte de l'amour était celui des *sires nés* ou nobles de naissance, représentés par *Psyché* (grec, âme), c'est-à-dire ceux qui aiment la guerre (guerre aime), mais cette gracieuse image de la renaissance italienne se rendait en gothique par des gens échangeant des coups de poing (gourme). Les nobles, c'étaient les *gourmeurs*, auxquels *Poliphile* donne pour monogramme Eros (grec, Amour). Rabelais les appelle *gourmandeurs*, et l'on sait qu'il avait en vue les chevaliers de Malte, mais ils devaient avoir hérité ce surnom des Templiers qui faisaient la *guerre aux Maures*. Leur étendard maçonnique, donné par Poliphile, est un des plus intéressants hiéroglyphes de son livre, il est carré, *frangé de six pales ornées de rains* (rameaux) *de pervenche* (Provence), *avec un monde* (globe) *portant le croissant et le soleil* (croix sol au monde) *et une urne à feu en chef* (feu urne en chef) *reliés par un rameau de pervenche*. Ce qui doit se lire « sépulchre Salomon affranchirent Provençals ». Cette devise doit provenir de Gérard de Martigues, fondateur de l'ordre du Temple. Quant à la substitution du roi Salomon au Christ, elle est continue dans le livre de *Poliphile*, qui nie sa divinité d'un bout à l'autre. Ce fut donc justement que les Templiers furent accusés de n'être pas chrétiens, mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que les soutiens de la papauté, dont il va être question plus loin, ne l'étaient pas davantage, ils se nommaient les chevaliers

lougarous ou *logres* et, comme les autres, ils adoraient le *soleil montant* (sol. mont), d'où le Salomon de l'ancienne franc-maçonnerie, dont l'origine n'est pas biblique, mais gauloise, car c'était l'ancien dieu *Belenus* ou *Pol*, en grec *Apollo*, représenté par un *poulain* ; il a laissé son nom à la proue des navires, ou *poulaine*, que les Grecs modernes continuent à orner d'une tête de poulain. Comme le radical de son nom veut dire *rond*, il est probable que c'est de lui que vient le nom de la *poulie*, du *palan*, du *pair-palan* et tout le reste de la légende de la *poulie accrochée* avec la *poulie folle*.

Après les *sires nés gourmeurs* viennent les prêtres, dont le monogramme est un autel ou *retable*, surmonté de sa *nappe* et de *deux torchères* (porte-cierges). Ce qui se blasonne *paire torchère*, *nappe chef retable*. Autrement dit : *prêtre sire né peu charitable*. Ou bien : *prêtre sire n'est pécheur te baille*, *prêtre, ta seigneurie est ce que te donne le pécheur*. C'est l'interprétation des maçons papalins. Dans les livres du siècle dernier, on peut voir en tête de beaucoup de préfaces une vignette ornée d'un *calmar* ou *encrier*, devise des sectaires de l'amour ; si le *calmar* est remplacé par un *retable*, c'est une devise dont le dernier mot est *charitable* et désigne un maçon catholique. Dans les romans de chevalerie, le pape se nomme le *roy pescheur* et passe toujours pour prodigieusement riche, *car tout le monde le paye, et il ne paye personne*, d'où son nom de *pape roi* (pas paierai).

La quatrième division du *Songe de Poliphile* se rapporte aux *sires nés trône* ou souverains, dont le monogramme est une reine assise sur un trône (sis-reine-trône) ; mais il semblerait que les prêtres et les rois ont été ajoutés après coup, et que l'œuvre primitive de Colonna ne comprenait que les *artisans* et les *chevaliers*. Le reste, qui ne semble pas de la même main, est peut-être l'œuvre de Leonardo Crasso, et, en tout cas, la partie plus païenne d'un livre où le paganisme ne prend même pas la peine de se cacher. Ajoutons qu'il a été publié sous le pontificat si peu pontifical d'Alexandre Borgia et, par conséquent, à une époque où l'impiété et les désordres du clergé allaient provoquer la scission du protestantisme, mal-

gré la volonté des goliards, ou du moins de la plupart d'entre eux, qui voulaient bien nier l'Eglise *inter pocula*, mais ne dédaignaient nullement les *bénéfices* ecclésiastiques, témoin l'auteur et l'éditeur du *Songe de Poliphile*, tous deux professeurs de théologie. Plus tard, Rabelais fut aussi du même avis, de sorte qu'on ne peut pas dire que Rome ait eu à se repentir de son étrange tolérance. Les deux révolutions du seizième et du dix-huitième siècle auraient été évitées, si les abus à réformer, et ils étaient innombrables, l'avaient été avant que les masses eussent été mises en mouvement par l'obstination et le cynisme de ceux qui détenaient l'autorité. Toutes deux ont été l'œuvre de l'ignorance déchaînée, et tant que l'ignorance existera, on ne devra jamais lui laisser briser ses chaînes.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre davantage sur la partie hiéroglyphique de ce livre singulier, je dois me borner à donner la traduction de quelques-uns de ses hiéroglyphes et démontrer que ses 188 planches ou vignettes forment une suite, dans laquelle les planches encadrées d'un filet, ou *cartels*, forment les versets ou stances numérotés de véritables chapitres, tandis que les vignettes non encadrées jouent le rôle de titre ou renferment des pensées détachées étrangères au corps de l'ouvrage. Les plus curieux de ces hiéroglyphes sont certainement ceux qui n'emploient que des figures géométriques ou *blason* pur, tel que me l'écrivait avec la règle et le compas, il y a vingt-cinq ans, un compagnon charpentier, âgé alors de soixante-cinq ans, qui avait fait son tour de France. D'autres, parmi ces compositions, sont purement architecturales et révèlent les secrets des proportions de l'ancienne architecture qui ont fourni au jésuite Villapando la matière de trois volumes in-folio se rapportant à la véritable maçonnerie, maçonnant des édifices et non des complots. Mes connaissances en architecture ne sont pas suffisantes pour aborder ce côté si important de la question.

Il résulte de la préface de Béroalde que les estampes ou cartels, renfermant les statuts hiéroglyphiques de chaque loge, étaient placardés dans le local où se réunissaient les

affiliés, et que c'était là qu'on en donnait l'explication au récipiendaire. Chaque loge tenait à avoir son formulaire particulier en images ou en langage de convention, donnant la description des hiéroglyphes, au lieu des hiéroglyphes mêmes, tel est le *Gargantua* de Rabelais, ainsi que la plupart, sinon la totalité des romans de chevalerie. De là, l'immense quantité d'ouvrages de ce genre qui nous est parvenue. Ils sont presque tous émaillés d'allusions politiques très hardies ; mais, comme en dehors de ce fond, qui varie, ils contiennent toujours un véritable rituel à peu près identique, il en résulte une uniformité de plan qui ramène des images uniformes. Ainsi, la plupart, comme *la Divine Comédie*, *Perceval le Gallois*, *le Songe de Poliphile*, débutent par un personnage errant dans une forêt, qui n'a d'autre but que d'écrire le mot *frère* (forêt erre). On connaît la magnifique introduction de Dante : *Al metà della vita, in una selva oscura*, etc. ; voici celle de Perceval le Gallois :

« Il y avait anciennement, parmi les forêts du royaume de Logres (Londres), un grand nombre de pucelles dont le conte semble mieux conte de féerie que rien autre. Et au vrai dire, c'était bien la graigneur (plus grande) merveille qu'on pût ouïr. Car ces pucelles-ci se tenaient en caves que l'ancienne histoire appelle autrement *puits*, qui étaient en celles forêts entaillées par ouvrage merveilleuse. Or avaient ces pucelles dressé une telle coutume, que jà nul n'*errât*, par chemin, fût au matin ou à la vesprée, qu'on ne le requît par honneur de séjourner dans une de ces caves, où se trouvait de tout abondamment. Car il yssoit (sortait) du puits une damoiselle belle à merveille, qui apportait hanaps d'or (écuelles) à la main, avec pâtés très bien lardés et du pain assez. Et auprès suivait une autre pucelle qui portait une blanche touaille (serviette) et encore d'autres hanaps. Le passant était bien venu et reçu de ces belles hôteses, et si le mets ne lui agréait, on lui en apportait d'autres à sa volonté. Et maintinrent les pucelles leur festoy, tant que le roy Magons y vint qui le premier enfrenit cette coutume en prenant de force une des pucelles ; et d'autres chevaliers suivirent ce vilain exemple, dont il advint

qu'elles se mussèrent (cachèrent) et retrahirent dans leurs puits tellement, qu'elles n'en yssoient pour nulle requête qu'on leur sceut faire. Et onques depuis ne put en trouver la cour du riche roi pescheur, ou il y avait si grand planté de richesses. »

Cette version du Perceval est à peu près contemporaine du *Songe de Poliphile* et est autrement originale et amusante. Je la cite, parce qu'il y est aussi question du *puits lès filles* ou *poliphile*. Pour interpréter cette allégorie, il faut la dessiner en suivant exactement la description, on a alors une planche comme celles de *Poliphile*, qu'on peut lire comme toute composition blasonnée, et l'on y trouve les statuts des chevaliers *Lougarous*, adversaires des Templiers et défenseurs du roy Pescheur ou du pape, qui commencent ainsi :

Frère chemine poulie folle (puits les filles) Bercail tienne cel pape est le roi de paix, n'appellent tel être soutien n'ait pape, roi lutte veuille.

(Le Bercail (loge) qui tient le pape pour le roi de paix appelle (à lui) tout frère poulie folle (qui) chemine, et qui veuille soutenir le pape en lutte contre les rois.)

Voici maintenant l'explication des deux premiers cartels ci-joints du *Songe de Poliphile* :

1^{re} GRAVURE.

Forêt erre Poliphile. chemin. saule main dos, paulme tort (gauche) deux gants terre chêne billot.

C'est-à-dire :

Frère Poulie folle chemine seul au monde, poulie maître digne être assemblé.

La fin de la phrase se trouve dans le cartel suivant :

Frappe ne peut poulie folle, pair Palan montre Bercail Salomon.

Ce grimoire, assez intelligible du reste pour du grimoire, veut dire que, lorsqu'un frère poulie folle, errant seul au monde, est digne d'être assemblé à une poulie maître, un pair Palan peut lui montrer à frapper au bercail de Salomon.

Tel est, d'un bout à l'autre, le texte de Poliphile écrit en langue vulgaire, c'est-à-dire en français. Voyons maintenant ce qu'en a fait l'imagination de François Colonna.

« O Jupiter altisonnant, heureux, admirable ! dirai-je cette vision inouïe, terrible, au point qu'en y pensant il n'est atome en tout mon être qui ne brûle et qui ne tremble ? il me sembla d'être en une large *plaine* verdoyante, émaillée de mille fleurs et toute parée. Un silence absolu y régnait dans un air exquis. L'oreille la plus fine n'y percevait aucun bruit, aucun son de voix. La température y était adoucie par les rayons d'un soleil bienfaisant. Ici, me disais-je à part moi, tout rempli d'un étonnement craintif, aucune trace d'humanité n'apparaît à l'intuitif désir ; on n'y trouve aucune bête sauvage, aucun animal féroce ou domestique ; il n'y a pas une habitation rurale, il n'y a pas une hutte champêtre, pas un toit pastoral, pas une cabane. Dans ces sites herbins on n'aperçoit aucun berger, on ne rencontre aucun banquet. Là, pas un pâtre de bœufs ou de cavales ; on n'y voit pas errer de troupeaux de moutons ou de gros bétail, accompagnés du flageolet rustique à deux trous, ou de la flûte sonore enveloppée d'écorce. Rempli de confiance par le charme de la plaine, par l'aménité du lieu, j'avais rassuré, considérant

deci, delà de jeune frondaisons immobiles dans leur repos, ne discernant rien autre chose. Ainsi je dirigeai mes pas droit vers une épaisse *forêt* où, à peine entré, je m'avisai que, sans savoir comment, j'avais sans prudence *perdu mon chemin*. »

Malgré la magie du style du traducteur, c'est peut-être un peu long pour écrire deux mots, *plaine* pour *Palan* et *forêt erre* pour *frère*, mais il est curieux de comparer ce début avec celui de *la Divine Comédie* et de *Perceval le Gallois*, car on y saisit parfaitement la différence du pur style français gothique, ou style franco-italien de la renaissance. Chacune des cent quatre-vingt-huit planches de *Poliphile* fournit à l'auteur le thème de variations prolongées de cette espèce. Lorsqu'on connaît ce thème, l'intérêt en est plus que doublé, et le *Songe de Poliphile* est certainement un des livres les plus curieux et les plus intéressants qui existent, mais il est de ceux qu'on ne peut pas avaler à haute dose.

VII

Dans ce qui va suivre, comme dans l'original, ce sont les figures qui vont jouer le principal rôle, et j'ai naturellement choisi celles qui présentent le caractère hiéroglyphique le plus marqué et le plus indiscutable. Il se trouve du reste qu'elles font suite et qu'elles contiennent toute la moelle du livre.

La première est un éléphant chargé d'un obélisque avec des hiéroglyphes imités de l'égyptien. Un *oriflan* est en grimoire le synonyme d'*orphelin* et correspond à Poliphile ou poulie folle. C'était un des noms des *drôles* ou apprentis maçons, je crois même qu'il s'est conservé dans la maçonnerie moderne. Passons maintenant à la description du monument qui va donner sa lecture :

Escale ronde base, close porte, paire sangles panse oriflan. brodé caparaçon effilé.

Ce qui se traduit :

Est clerc, besicles prête pair single panse, orphelin bardaque, père soit n'ait fils.

Que celui qui est clerc prête ses lunettes de pair singul pin, à l'orphelin *bardaque* (vagabond) dont il soit le père et

l'ait pour fils. C'est la formule de l'affiliation ; mais ce qui va suivre est autrement important, car il y est démontré que celui auquel on l'offrait ne pouvait pas la refuser sous peine d'être assassiné :

Carré obélisque boule chef. couleuvre fuselé fils œil tort (gauche).
lampe. 3 lignes. butor. 5 billes.

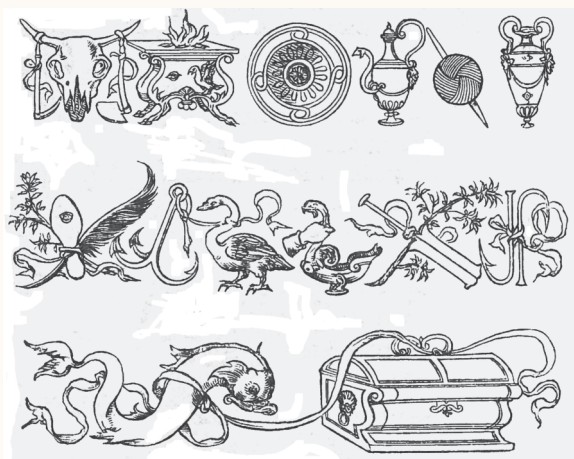
Scribouille que se baille, esclave refuse fils l'être,
L'aime pâture l'aient bouter rocambole.

C'est déjà assez clair, mais le fait est assez important pour
qu'on y insiste :

L'esclave (apprenti) qui refuse ce que lui donne l'escribouille et
ne veut pas être affilié, dans la pâture qu'il aime, on met de la ro-
cambole.

En français moderne : on l'empoisonne.

Voici maintenant la profession de foi d'un templier qui
semble contemporaine de Philippe le Bel. On y reconnaît du
reste les emblèmes d'un ordre dans lequel la marine jouait
un grand rôle. Ces hiéroglyphes, visiblement imités des
Egyptiens, doivent être lus de bas en haut, la première ligne
de gauche à droite, et les deux autres de droite à gauche.



Collier dauphin lié coffre clos suit. paire hameçons à dos (adossés)
pointe point chef nœud lié. gouvernail sautoir nœud lié, fruit rains
olivier. R. main (main droite) lampe oie liée croc collier. Tort palme
(tripelaime) nœud lié, semelle chef œil, rain olivier, urne. peloton
fil passé fusel. pot au lait, plat. feu chef autel, pied chèvre chef pé-

lican tort tort œil (œil gauche). houe mare liée joue, chef escorché cornes 2 veau.

(Clerc Dieu fils ne l'a que faire ecclise. Pair maçon à Dieu point penser ne l'est. Gouverne l'estre, nul faire n'ait livre. Rome ne l'aime Poulie écrit clerc. Tripelaime ne l'eusse malices lire en livre, eurent palatins Philippe foi zélés ; pourple fust tel pût se voir appliquent torture, l'eût mère loge secret se craigne dévoile.)

Ces rébus sont si clairs, que la mère loge ne les aurait jamais autorisés en France.

Le clerc n'a que faire du Dieu fils, de l'église. Le pair maçon n'a pas à s'occuper de Dieu. Il doit avoir pour gouverne de ne pas faire de livre. Rome n'aime pas que le clerc écrive. Si elle lisait dans des livres les malices des tripelaines, Philippe aurait des palatins zélés pour la foi, et tel pourple pût se voir appliquer la torture, de sorte que la mère loge eût à craindre que son secret se dévoile.

On peut voir par ce spécimen que bien que, ce genre d'écriture fasse plus de place à l'imagination que l'hieroglyphe égyptien, grâce au mètre et à l'assonance il comporte une lecture encore plus rigoureuse et bien plus certaine que le cunéiforme assyrien, ou le blason hiératique chypriote. Continuons.

La vignette suivante est accolée à la fameuse devise de l'amiral retournée par Henri IV. C'est le principal précepte de la franc-maçonnerie gothique, celui d'aimer sa *poulie*.

Lampe, helme chien. 2 cornes liées chef rains pairs escorché vel.
L'aime poulie maçon de cœur n'est lié, sire né, pair que reçoive le.

(Que le maçon aime sa poulie, il est lié de cœur au sire né qui le reçoit sur le pied de l'égalité (pair).

Et la devise de l'amiral ajoutait qu'il pouvait rire quand il

entendait que Dieu avait fait naître son fils vrai *gilpin*. En retournant la vignette, Henri IV défendait à Biron, dont il était lui-même la *Poulie*, de ne plus trahir, et de ne plus tant guetter les Espagnols. Il suffit de changer le cliché au moment du tirage pour exécuter ce prodige héraldique, et l'ingrat qui avait pris la maîtresse de sa *poulie*, qui se proposait de lui prendre la vie, put recevoir le jour même cet avis mystérieux qu'il ne suivit point.

La figure suivante est du blason pur. C'est un obélisque avec des figures uniquement géométriques.

Carré obélisque ligne dé. rond. coupe. boules 2.
(Escribouille colonne d'or n'est pairs coupables.)

C'est la tête du chapitre de la culpabilité d'un escribouille colonne d'or, envers ses pairs. En déplaçant la ligne qu'elle met sous les deux boules, l'édition de Béroalde transforme cet hiéroglyphe en question adressée probablement à Biron. On doit lire alors :

Escribouille qu'ait dire lui n'est pair coupable.
(Que l'écribouille dise qu'il n'est pas coupable envers son pair.)

Il est probable que cette édition doit renfermer bien d'autres secrets politiques, mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter. La planche suivante indique les conditions de l'affiliation. Elle commence à gauche par une paire de plombs (pair plomb) de maçon terminés par des hameçons :

Clou roulé hameçon, pair plombs poids liés fils. cheminée coupole porte ouverte autel. inégal escus rond. paire ibis. plat. urne che rain olivier. gouvernail. croc (lune) sol (soleil) monde. rond. sautoir fléau paire nœud lié. vieil bragmard. blé sautoir. œil tort (gauche)

Clerc l'est maçon, pair palan, poulie folle,
Chemine qu'appelle, porte ouvre tel

En gaulois escrit ne peu rébus poule,
Eut rien sire né l'y voir gouverne le,
Que roi Salomond estre Philippe renié l'ait
Vil bragmardé belistre l'être.

Ceci semble une excommunication prononcée de son vivant contre Philippe le Bel, qui avait renié les Templiers et avait fait brûler leur grand maître Jacques Molay. Il est à remarquer que *Poliphile* a été publié sous le règne de *Philippe le Beau*, père de Charles-Quint, Philippe II, son fils, et Philippe III, son petit-fils, qui ont tous été ennemis de la tripe. Voici la paraphrase complète de cette stance :

Le clerc qui est maçon pair palan peut ouvrir la porte à la poulie folle en chemin, qui appelle, s'il peut écrire en *gaulois* des rébus (rimant) en *poule*, où ne put rien y voir, le *sire né* qui gouverne, et qui a renié le roi Salomon, Philippe vieux bragmardé bëlître.

La planche suivante est le complément de cette curieuse série gravée sur des sépulcres bien antérieurement à Francesco Colonna, et qu'il a dû copier dans quelque église de Templiers, car le style de ces compositions rappelle celui des chapiteaux historiés gothiques que le quinzième siècle avait abandonnés. Il n'en donne pas la description, ce qui en rendait la lecture incertaine. Heureusement Béroalde a cru devoir la rétablir. Elle se compose de deux lignes allant de droite à gauche.

Lié joug. cyprès coffre ouvert. paire torche trois nœuds lié sautoir.
mouche. coutel. feu. nœud lié croc semelle. sol (soleil) monde, croc

(lune). pointe tort. R (gauche droite) paire flèches vole. lampe oison
chef. fusel. jeune chef paire masque œil trois. deux œil.

Loge espère que fera voir prêtre cel
Trône li est Rome que tel foi ne l'eut
Que roi se mêle, Salomond
Point trahir pair foi laisse veuille
L'empoisonnasse fut zélé,
Jeunes supprimasse cloître l'aide.

Cette planche est probablement la copie de la lettre qui fut envoyée à Clément V par les Templiers pour lui enjoindre de ne pas consentir à la suppression de leur ordre auquel il devait être affilié. On sait qu'il résista de tout son pouvoir à Philippe IV, mais qu'il dut finir par y consentir. Il est probable que ni lui ni Philippe ne moururent de leur belle mort. Voici la traduction de cette lettre d'autant plus intéressante qu'elle a été paraphrasée par Rabelais dans son chapitre le plus grotesque et le plus terrible, celui des *torche C.*, qui n'est qu'une menace à l'adresse de la reine Eléonor.

La loge espère qu'elle fera voir à ce prêtre dont le trône est à Rome que tel roi ne devrait pas se mêler de questions de foi. Salomon ne veut pas permettre à un *pair* de trahir sa foi, il se trouverait des zélés pour l'empoisonner, si le *cloître* aidait à supprimer les *jeunes*.

Les *jeunes* ou *jouvenets* sont les *maçons*. Les armes d'Avi-

gnon étaient *trois clefs* (cloître). L'hiéroglyphe de l'empoisonnement était une *lampe avec une tête d'oison* (l'empoisonnasse) *le cou coupé à gauche* (torche col taillé), cela veut dire : *on l'empoisonne ou on lui tord le cou*. Rabelais en donne une autre leçon qu'il n'est pas permis de rapporter ici, mais qui dans le fond n'est pas plus comique.

Cette manière d'écrire est beaucoup plus claire que celle qu'employaient d'ordinaire les gouliards, mais elle n'a rien à voir avec l'art proprement dit, et ne diffère que par la rime des rébus contemporains. Voici au contraire un magnifique spécimen des ressources inépuisables qu'on pouvait en retirer pour l'ornementation, et certes il fait plus honneur à Francesco Colonna que ses plates inventions sentimentales :

Cartel lignes deux point chef cheval
 Chef rains myrthe escorché 2 lin oreille
 Paire fourrés (ornés de fourrage) deux mains panse, dauphins
 drôles (enfants)
 Col grue enfilées billes, satyres.
 Noués pieds urnes lin, paire mi chef angel.

Christ tel li ne doit pense chevalier
 Sire né. Mort ès croix s'est Dieu, l'ignore lui,
 Préfère domaines pense défendre l'ait,
 Que Lougarous n'affilie Bélistres
 Ne prenne l'aient, pairs maçons Gilles.

(Un chevalier, sire né, ne doit pas penser au Christ ; si Dieu est mort en croix, il l'ignore ; qu'il préfère penser à défendre ses do-

maines, que les Lougarous affilient des Bélîtres pour les prendre aux paires maçons Gille.)

Entre les Loups-Garous et les maçons Gilles, il n'y avait donc qu'une question de boutique. Mais quelle magnifique calligraphie que celle dont Francesco Colonna donne les règles !

C'était une tâche difficile que la traduction du *Songe de Poliphile*. Le cardinal de Lenoncourt et Béroalde de Verville ne s'étaient préoccupés que de la partie stéganographique et avaient complètement négligé ou même supprimé la partie archéologique, qui n'est pas moins importante au point de vue moderne. Mais elle était si mutilée dans le texte italien lui-même, que la traduction de M. Claudius Popelin est plutôt une restitution, et que les compatriotes de Francesco Colonna devront y recourir, lorsqu'ils voudront nous donner un texte plus correct et plus complet d'un ouvrage qui, s'il n'est pas parfait au point de vue de la forme, n'en est pas moins un des plus savants et des plus intéressants qu'ait produits l'érudition italienne de la renaissance. Il avait coûté fort cher à éditer et sa réédition n'a pas été moins dispendieuse, car il a fallu refaire les gravures de l'édition française d'après des réductions photographiques qui fort heureusement n'en ont pas altéré le caractère. Imprimé avec tout le luxe de la typographie moderne, *le Songe de Poliphile* est un des plus beaux ouvrages qui aient paru dans ces dernières années, et l'on ne peut lui reprocher que d'être trop cher pour être mis à la portée de tous les artistes, ce qui est fâcheux, car c'est la meilleure grammaire de l'art qui ait jamais été publiée, et l'on y trouve à la fois le précepte et l'exemple.

G. D'ORCET.

